

Bureau météorologique.

Washington, 4 avril — Indications pour la Louisiane—Temps plus chaud mercredi; probablement beau jeudi; vents frais tournant au sud-est.

Mgr Chapelle et le Drainage.

Persone n'ignore la haute valeur du nouvel archevêque de la Nouvelle-Orléans. Mgr Chapelle est un esprit distingué, un grand, un penseur, un observateur, un homme qui a beaucoup voyagé, qui a beaucoup vu et qui porte un vif intérêt à tout ce qui peut être utile à la société dont il fait partie, dont il est une des lumières. Nul plus que lui ne s'est montré sympathique au mouvement qui entraîne la Nouvelle-Orléans sur la route du progrès, et son clergé, nous devons le dire, partage ses idées à ce sujet.

Mgr Chapelle voit, dans cette entreprise du drainage, comme l'ouverture d'une ère nouvelle pour notre métropole, qui est restée trop longtemps en arrière des autres grandes villes. Lui aussi est un grand partisan de la taxe du drainage, et il a la ferme conviction qu'elle sera adoptée par l'immense majorité de la population. Il ne se trompe pas, croyons-nous; notre population est lente à se mouvoir; elle a été si longtemps mal dirigée, qu'elle craint toujours de se lancer en avant; mais du moment que, comme il arrive maintenant, il lui sera prouvé qu'il s'agit de son futur et de sa prospérité dans l'avenir, elle n'hésitera plus et une fois lancée, elle ne s'arrêtera plus. Les travailleurs de la onzième heure ne sont pas toujours les mauvais; ce sont souvent les plus ardens, les plus courageux à l'œuvre, et les plus généreux.

Le Pavage en Asphalte.

Nous avons à annoncer une nouvelle qui va réjouir tous les partisans du progrès à la Nouvelle-Orléans, ceux en particulier qui habitent ou aiment le quartier français et spécialement la rue de Chartres.

Hier soir, le Conseil de ville a voté une ordonnance qui requiert le contrôleur de demander des soumissions pour le pavage en asphalte de la rue de Chartres, depuis Canal jusqu'à St Louis. Ce n'est pas là, comme on le voit un vote stérile. On veut que les travaux soient immédiatement mis à exécution. Non seulement on le veut, mais il le faut. La rue de Chartres ne peut rester dans l'état impitoyable où elle se trouve. Ébranlée comme elle l'est, elle a un besoin absolu de pavage, et pour rien au monde nous ne devons revenir à l'ancien. Nous voici débarrassés de ces abominables gros blocs de granit, mal taillés, mal équarris, mal joints. Qu'ils ne reparassent plus sous nos yeux! Ce n'est que le commencement d'une grande entreprise qui va transformer, transfigurer le quartier français.

Autre nouvelle, tout aussi heureuse: le conseil de ville a voté une ordonnance semblable pour le pavage de l'avenue des Ursulines. Nous ne pouvons que l'en féliciter et l'en remercier.

Arrivée du secrétaire Alger à Port Antonio.

Port Antonio, Jamaïque, 4 avril — Le transport américain Ingalls est arrivé hier à Port Antonio avec le général Russell A. Alger, secrétaire de la guerre. Tout allait bien à bord.

Le Général Lelong.

La nouvelle de la promotion du colonel G. M. Lelong au grade de général dans l'armée française, nouvelle que nous avons annoncée dans notre numéro d'hier, a été accueillie avec un vif plaisir par les nombreux amis de la scier et des deux frères du brillant officier, Mme D. A. Chaffraix et MM. Alphonse A. et Antonin A. Lelong, tous trois tenus en si affectueuse estime à la Nouvelle-Orléans.

Rarement constate-t-on en France, à notre époque, un avancement aussi rapide, et comme on le verra par les états de service que nous donnons ci-après, chacune des promotions du général Lelong fut motivée par une action d'éclat.

La montée glorieuse ne finira pas ici pour celui dont le courage, l'héroïsme se sont manifestés en tant de circonstances. Assurément un avenir brillant s'ouvre devant lui; peut-être le verrons-nous un jour arriver aux plus hauts sommets.

On lira avec intérêt les lignes suivantes que nous extrayons de la "France Militaire": M. le colonel Lelong (Michel), directeur d'artillerie à Clermont-Ferrand, est né à Pionsat le 9 janvier 1843.

Lieutenant au corps de l'artillerie le 1er octobre 1867 (après avoir suivi les cours de Polytechnique et de l'École d'application à Metz). M. Lelong fut d'abord affecté au 10e régiment de l'arme. Le 16 juillet 1870, date de la déclaration de guerre à la Prusse, on le nomma lieutenant de 1re classe à la 6e batterie du 7e régiment d'artillerie. Cette batterie fit partie, avec les 5e et 11e du même régiment, du 7e corps d'armée.

Le 6 août, M. Lelong se battit à Bieschwiller. Le 1er septembre, les trois batteries de la 1re division du 7e corps s'établirent sur le plateau de l'Algérie. Celle de M. Lelong (capitaine de Franchessin) ouvrit son feu vers 10 heures. Mais le but qu'elle cherchait à atteindre était trop éloigné, tandis que, au contraire, le tir de l'ennemi était efficace. Elle resta néanmoins la dernière sur le champ de bataille et ne se replia sur la ville que lorsque le feu des tirailleurs allemands commença à l'atteindre et que deux caissons eurent fait explosion. Le colonel Lelong eut un cheval tué sous lui.

Revenu de captivité, le vaillant officier suivit les opérations de l'armée de Versailles. Le 29 mai 1871, il fut promu capitaine et passa, en qualité d'instructeur d'équitation, au 10e régiment d'artillerie. Au mois d'octobre 1874, il est désigné pour être adjoint à l'École d'application de l'artillerie et du génie, conserve cette position jusqu'au mois de mars 1876 et prend le commandement de la 11e batterie du 30e de l'arme. Nommé aide de camp du général de division Poizat, commandant l'artillerie à Alger, le capitaine Lelong s'embarqua le 31 mars 1880 pour rejoindre son nouveau poste, où il reçut le croix de chevalier de la Légion d'honneur le 18 janvier 1881. Il resta près du général Poizat jusqu'à l'époque de sa promotion au grade supérieur (6 septembre 1883).

D'abord major du 34e d'artillerie à Angoulême, M. Lelong remplit ensuite les fonctions de chef d'état-major de l'artillerie du 12e corps d'armée. Le 5 novembre 1889, est officier supérieur fut promu lieutenant-colonel du 21e régiment d'artillerie. L'année suivante, on lui donna la direction de l'école d'artillerie du 12e corps d'armée, puis on le nomma directeur d'artillerie à Clermont-Ferrand. Il vient d'être maintenu à ce dernier poste, avec le grade de colonel, le 10 juillet 1894.

En 1895 il prit le commandement du 16e régiment d'artillerie et fut fait officier de la Légion d'honneur. La brillante carrière militaire de Monsieur Lelong vient d'être couronnée par sa nomination au grade de général.

RECHBERG ET BISMARCK.

Dernièrement, mourait, dans une tranquille retraite, près de Vienne, le comte de Rechberg, qui fut au Conseil fédéral de Francfort le collègue et l'adversaire de Bismarck, et qui, devenu ministre des affaires étrangères en Autriche, essaya, mais bien vainement, de détourner de son pays les coups du ministre prussien. Dans ses *Mémoires et Souvenirs*, Bismarck raconte que Rechberg, nerveux et impatient, lui avait proposé un jour de continuer quelque part dans un site romantique du Taunus, l'épée à la main, une querelle diplomatique commencée autour du tapis vert du Conseil. Quand le vieux chancelier vint à Vienne, au lendemain de sa chute pour assister au mariage de son fils Herbert, Rechberg tenait à un homme en place les propos suivants que nous apporte la Nouvelle presse libre: "Je le répétais volontiers. Après la guerre des duchés, en 1864, quand le roi de Prusse vint à Vienne, jeus une conférence avec Bismarck, de nuit, au château de Schenbrunn, et je lui proposai une étroite alliance entre l'Autriche et la Prusse. Récemment, lui disais-je, les deux puissances seraient tellement fortes qu'il ne se tirerait pas un coup de canon sans leur permission. Bismarck me répondit que sans guerre il ne pouvait pas se maintenir.

"Je lui fis remarquer que c'était le cas de Napoléon III qui ne saurait, lui aussi, se maintenir sans faire la guerre, et je lui proposai de tomber ensemble sur l'empereur des Français. Après quelques objections, il me répondit qu'on en pourrait parler, et il m'invita à faire un projet sur cette base. La nuit même, je me fis conduire au ministère des affaires étrangères, je mandai Biegeleben, mon référendaire pour les affaires allemandes, et lui prescrivis de dresser immédiatement un projet de traité d'alliance avec la Prusse. "Biegeleben me répondit séchement en pleine figure: "Je ne m'abaisse pas à ces choses-là", sur quoi je lui répliquai: "Eh bien! je le ferai moi-même" et je le fis en effet. Le lendemain, l'empereur François-Joseph et le roi Guillaume devaient conférer ensemble. A cet effet un conseil des ministres était convoqué avant l'aurore. Je n'y rendis avec mon projet. A mon grand étonnement je vis Biegeleben à la table du conseil. Je protestai contre sa présence, vu que, comme mon subordonné, il n'avait ni place ni voix au conseil; mais ma protestation ne servit de rien; on me dit que Biegeleben était là sur un ordre venu de haut lieu. Je fis ma proposition d'action commune avec la Prusse, mais je n'eus pas gain de cause. La majorité des voix décida au contraire de suivre une politique opposée à la Prusse, et tout de suite après le conseil je présentai ma démission".

Bismarck, par deux fois, dans un entretien avec l'historien autrichien Hermann Friedjung, puis dans ses propres *Souvenirs*, a revendiqué pour lui cette conception d'une guerre commune contre la France, dont Rechberg paraît avoir été si fier. On est un peu surpris de voir cet empressément des deux hommes

à adhérent à la lettre de Léon XIII sur l'Amérique et retire la "Vie du P. Hecker" pour corrections. Le P. George Deshon, supérieur général des Paulistes, vient d'adhérer à la lettre d'un autre ouïson "Très Saint-Père, "Je que nous eûmes la lettre de votre Sainteté, adressée à l'Eme cardinal Jacques Gibbons, archevêque de Baltimore, touchant les erreurs que l'on nous attribue, lettre qui fut traduite en anglais dans les journaux de New York, aussitôt nous adhérents pleinement et avec empressement à la doctrine exposée dans ce document pontifical, et sans tarder nous fîmes part de ces sentiments à votre Sainteté."

Nous lisons dans la "Vérité": "On avait remarqué que l'Université de Notre-Dame, qui a fort bien traité la Vie du P. Hecker et fort mal la réédition qu'en a faite M. l'abbé Meignen, n'avait accompagné d'aucun commentaire la lettre du Pape au cardinal Gibbons. "L'Université de Notre-Dame" est en effet, sous ce titre, une réflexion à fait saine les commentaires publiés par la Vie Catholique, et quel dommage de voir un ardent journal de M. Dabry et où il s'agit spécialement de l'Amérique, ne remarquer aucun article où au quel l'emprunte son appréciation de la lettre pontificale sur l'Amérique. "Contentons-nous d'observer que de cette appréciation par trop fantaisiste il a été fait bonne justice dans un article de la Semaine Religieuse de Cambrai.

Mgr Ireland a déclaré adhérer complètement aux enseignements

d'Etat à se disputer la responsabilité d'un de ces coups qu'on aime mieux généralement nier ou attribuer à autrui.

M. Frank D. Chrétien.

Nous sommes en mesure d'annoncer que c'est M. Frank D. Chrétien qui prononcera demain le discours de circonstance sur la tombe du Père Turgis.

M. Chrétien est un orateur distingué dont l'éloquence parole se fait souvent entendre en public. C'est en termes émus qu'il retracera la belle carrière du pré-tor-soldat qu'il a connu et dont la population a conservé un si excellent souvenir.

Nouvelles Religieuses.

L'Américanisme: La "Civiltà cattolica" de Rome consacre à la lettre de S. S. Léon XIII au cardinal Gibbons sur l'Amérique un long et savant article dont voici les dernières lignes: "La conclusion pratique à déduire par nous tous de la Lettre apostolique de Léon XIII et que les principes catholiques ne changent pas, qu'ils ne s'altèrent ni par la diversité des pays, qu'ils ne subissent l'influence ni des découvertes nouvelles, ni des motifs d'opportunité. Ils demeurent toujours les enseignements du Christ, promulgués par l'Eglise, définis par les Papes et les Conciles, professés par les Saints et défendus par les docteurs. Il faut les prendre et les laisser comme ils sont. Celui qui les accepte dans leur plénitude et leur rigueur est catholique; celui qui, à leur endroit, hésite, balance, cherche à les adapter à l'esprit du temps, transige, peut s'appeler du nom qu'il lui convient de prendre mais devant l'Eglise et devant Dieu, il se rend coupable de rébellion et de trahison.

La Congrégation des Paulistes a adhéré à la lettre de Léon XIII sur l'Amérique et retire la "Vie du P. Hecker" pour corrections.

Le P. George Deshon, supérieur général des Paulistes, vient d'adhérer à la lettre d'un autre ouïson "Très Saint-Père,

"Je que nous eûmes la lettre de votre Sainteté, adressée à l'Eme cardinal Jacques Gibbons, archevêque de Baltimore, touchant les erreurs que l'on nous attribue, lettre qui fut traduite en anglais dans les journaux de New York, aussitôt nous adhérents pleinement et avec empressement à la doctrine exposée dans ce document pontifical, et sans tarder nous fîmes part de ces sentiments à votre Sainteté."

Relations tendues entre Hayti et St-Domingue.

Port-au-Prince, Hayti, 4 avril — Les relations entre les républiques de Hayti et de St-Domingue sont de plus tendues à la suite de disputes au sujet de territoires réclamés par les deux états. Les deux gouvernements ont concentré des troupes à leurs frontières. On annonce que les Dominicains ont envahi le territoire de la république d'Hayti et ont occupé Las Cabas.

Virté de M. Warren F. Leland.

New York, 4 avril — M. Warren F. Leland, propriétaire de l'Hotel Windsor décliné le 17 mars dernier, est mort à cinq heures 40 de l'après-midi à l'Hotel Grenville, des suites d'une opération de l'appendicite pratiquée vendredi dernier.

Reconnaissance au nord de Malolos.

Manille, Philippines, 4 avril, quatre heures 40 du soir — Le général McArthur avec le régiment de Montana, le quatrième d'artillerie et deux canons, a poussé aujourd'hui une reconnaissance jusqu'à la rivière qui coule au nord de Malolos.

Cette reconnaissance a démontré qu'au moins mille rebelles armés de fusils Mauser se préparaient à la défense.

DERNIERE HEURE.

A Port Antonio.

Port Antonio, Jamaïque, 4 avril — En ce qui concerne cette partie de l'île, quoique la population de Port Antonio soit mécontente des agissements du gouverneur dans la question du tarif et dans la nomination de nouveaux membres du conseil, il n'existe pas la moindre idée de rébellion contre le gouvernement.

Réunion des "Nationalistes" irlandais à Dublin.

Dublin, Irlande, 4 avril — Les "nationalistes" membres du Parlement ont tenu aujourd'hui à Dublin une conférence dans le but d'arriver à une union des partis irlandais. Les Parnellistes, invités, ont refusé d'y assister, parce que les "nationalistes" avaient rejeté leur proposition de membres des comités pour discuter la base d'une réunion des partis. Les Redmondistes étaient, pour la plupart, absents. Timothy Harrington a été président de la conférence.

Timothy M. Healy, Timothy D. Sullivan et Thomas J. Healy se sont assis avec les anti-Parnellistes.

John Dillon a présenté, et Michael Davitt a secondé des résolutions regrettant l'absence de la plupart des Parnellistes, absence qu'il a-t-on fait remarquer, rendait impossible la réunion des partis, favorisant la reconstitution du vieux parti parallèle comme il existait de 1885 à 1890, et déclarant la disposition, comme preuve évidente de l'esprit qui anime les anti-Parnellistes, à soutenir un Parnelliste pour la présidence du parti.

Les résolutions ont été adoptées, malgré un léger dissentiment à la fin de la conférence.

Naufrage.

Eureka, Californie, 4 avril — Le vapeur Chikat, parti aujourd'hui avec une vingtaine de passagers, a fait naufrage à la barre. En apercevant des personnes lutant au milieu des bisants l'équipe de sauvetage et le vapeur Eureka sont allés à leur secours. On a appris ensuite qu'il y avait en tout vingt personnes à bord, six passagers et quatorze hommes d'équipage. Deux passagers et sept hommes ont été sauvés. Les passagers sauvés sont Howard Smith, de Scotia, Californie, et M. Moasley, d'Oakland.

Le vapeur Chikat.

San Francisco, Californie, 4 avril — Le vapeur Chikat, qui s'est perdu aujourd'hui à la barre d'Eureka, appartenait à C. P. Doe et compagnie, de San Francisco. Il servait au transport des passagers et des marchandises entre cette ville et Eureka depuis plusieurs années. C'était un solide petit vapeur de cent vingt-cinq tonneaux.

LE CAPITAINE DE GUR-LACHE.

Buenos-Ayres, République Argentine, 4 avril — Le vapeur Belgeca, ayant à bord les membres de l'expédition conduite dans les régions antarctiques par le capitaine de Gerlach, est arrivé à Punta Arenas, Patagonie. Le navire a été bloqué par les glaces pendant deux mois.

L'affaire George.

Canton, Ohio, 4 avril — La première audience du procès de Mue Anna E. George, qui est accusée du meurtre de Geo. D. Saxton, frère de Mue McKinley, s'est terminée par le choix du septième juré. A part le choix de sept jurés l'audience a été consacrée à des formalités et à la discussion de certains points de droit soulevés par la défense. Trois témoins sont absents, mais il a été décidé de continuer les débats. Cent vingt-cinq témoins sont déjà cités à comparaître, et cette liste s'augmentera.

AMUSEMENTS.

ST-CHARLES.

Le vieux Drury a retrouvé toute sa popularité d'autrefois. On voit la preuve depuis deux jours, pendant lesquels la salle est restée comble, grâce à la jolie pièce intitulée, "The Lost Paradise," et au talent des acteurs qui l'interprètent. Il faut citer aussi les artistes qui se font entendre et admirer dans la vaudeville: Falke et Semon, F. Nible, Lester, Steven et Ben Turpin, dont nous avons déjà parlé.

TULANE.

Quiconque veut s'amuser pendant deux ou trois heures, n'a qu'à se rendre au Tulane: il est sûr d'y passer une soirée agréable, grâce à la comédie intitulée "Wily Smith Left Home" qui est excellente et est, pardessus le marché, interprétée par une des meilleures troupes que nous ayons vues, depuis longtemps, au quartier américain.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Toujours foule à l'Académie de Musique. Le public aime la variété et on lui en donne autant et plus qu'il ne peut en souhaiter. Outre les scènes amusantes de Bryant, de Saville et des frères Barrett, nous avons les étonnantes scènes d'acrobatie de Conway et Leland, ainsi que les merveilles accomplies sur le bicyclette par F. E. Bader. Ce dernier obtient, tous les soirs, un grand succès.

THEATRE CRESCENT.

Il se passe des choses bien amusantes dans le "Hogan's Alley" mais le public s'y rend-il tous les soirs non seulement à cause de la gaieté de la pièce, mais aussi et surtout à cause de l'entrain dont font preuve les interprètes. Jamais le Crescent n'a été plus fréquenté que depuis quelques jours, depuis surtout les représentations de "Hogan's Alley".

NOT DE LA FIN.

Chez le cordonnier: Une dame à toilette tapageuse et fort maquillée essaie une paire de bottines. — Combien? — Trente francs. — C'est joliment cher! — Oh! pas du tout, madame; pensez donc, pour le veau qui entre dedans.

(A continuer.)

Mme Victoire, en compagnie de Moutzic, avait donc pris le tramway, et était allée s'asseoir au parc Monceau, là, où en certains coins touffus, on peut encore trouver la solitude et la fraîcheur. Colette rêvait, et ses rêves n'étaient certainement pas gais, car un pli long et mince barrait obstinément son beau front. Dans les mains, ses jolies mains blanches, à doigts fuselés, pleines de fossettes, de véritables nids de baisers, un roman de Dickens, dont elle ne tournait même plus les feuilles. Tout dans sa jolie personne têtait moinçait d'une fatigue morale, d'un véritable chagrin. — Qu'y a-t-il, dit-elle, par là-dessus échapper, en songeant tout haut, — que ce monstre de Dick a joué pendant trois nuits, et s'est très certainement grièvement entêté de fois... Oh! le vilain être!... Et j'en suis profondément malheureuse. — Pauvre enfant! — murmura Mme Victoire en essayant de consoler Mame elle Mionzie de son incontestable chagrin. Un jour, on était en plein cœur de l'été, et il faisait un chaleur torride, Foot-Dick avait été engagé au cirque des Champs Elysées, en compagnie de Mame-elle Mionzie, bien entendu, car ni pour or, ni pour argent, ils ne seraient séparés, Colette se serait refusé à subir tout autre

Arrivée de l'Explorateur en Patagonie.

Buenos-Ayres, République Argentine, 4 avril — Le vapeur Belgeca, ayant à bord les membres de l'expédition conduite dans les régions antarctiques par le capitaine de Gerlach, est arrivé à Punta Arenas, Patagonie. Le navire a été bloqué par les glaces pendant deux mois.

L'affaire George.

Canton, Ohio, 4 avril — La première audience du procès de Mue Anna E. George, qui est accusée du meurtre de Geo. D. Saxton, frère de Mue McKinley, s'est terminée par le choix du septième juré. A part le choix de sept jurés l'audience a été consacrée à des formalités et à la discussion de certains points de droit soulevés par la défense. Trois témoins sont absents, mais il a été décidé de continuer les débats. Cent vingt-cinq témoins sont déjà cités à comparaître, et cette liste s'augmentera.

AMUSEMENTS.

ST-CHARLES.

Le vieux Drury a retrouvé toute sa popularité d'autrefois. On voit la preuve depuis deux jours, pendant lesquels la salle est restée comble, grâce à la jolie pièce intitulée, "The Lost Paradise," et au talent des acteurs qui l'interprètent. Il faut citer aussi les artistes qui se font entendre et admirer dans la vaudeville: Falke et Semon, F. Nible, Lester, Steven et Ben Turpin, dont nous avons déjà parlé.

TULANE.

Quiconque veut s'amuser pendant deux ou trois heures, n'a qu'à se rendre au Tulane: il est sûr d'y passer une soirée agréable, grâce à la comédie intitulée "Wily Smith Left Home" qui est excellente et est, pardessus le marché, interprétée par une des meilleures troupes que nous ayons vues, depuis longtemps, au quartier américain.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Toujours foule à l'Académie de Musique. Le public aime la variété et on lui en donne autant et plus qu'il ne peut en souhaiter. Outre les scènes amusantes de Bryant, de Saville et des frères Barrett, nous avons les étonnantes scènes d'acrobatie de Conway et Leland, ainsi que les merveilles accomplies sur le bicyclette par F. E. Bader. Ce dernier obtient, tous les soirs, un grand succès.

THEATRE CRESCENT.

Il se passe des choses bien amusantes dans le "Hogan's Alley" mais le public s'y rend-il tous les soirs non seulement à cause de la gaieté de la pièce, mais aussi et surtout à cause de l'entrain dont font preuve les interprètes. Jamais le Crescent n'a été plus fréquenté que depuis quelques jours, depuis surtout les représentations de "Hogan's Alley".

NOT DE LA FIN.

Chez le cordonnier: Une dame à toilette tapageuse et fort maquillée essaie une paire de bottines. — Combien? — Trente francs. — C'est joliment cher! — Oh! pas du tout, madame; pensez donc, pour le veau qui entre dedans.

(A continuer.)

Mme Victoire, en compagnie de Moutzic, avait donc pris le tramway, et était allée s'asseoir au parc Monceau, là, où en certains coins touffus, on peut encore trouver la solitude et la fraîcheur. Colette rêvait, et ses rêves n'étaient certainement pas gais, car un pli long et mince barrait obstinément son beau front. Dans les mains, ses jolies mains blanches, à doigts fuselés, pleines de fossettes, de véritables nids de baisers, un roman de Dickens, dont elle ne tournait même plus les feuilles. Tout dans sa jolie personne têtait moinçait d'une fatigue morale, d'un véritable chagrin. — Qu'y a-t-il, dit-elle, par là-dessus échapper, en songeant tout haut, — que ce monstre de Dick a joué pendant trois nuits, et s'est très certainement grièvement entêté de fois... Oh! le vilain être!... Et j'en suis profondément malheureuse. — Pauvre enfant! — murmura Mme Victoire en essayant de consoler Mame elle Mionzie de son incontestable chagrin. Un jour, on était en plein cœur de l'été, et il faisait un chaleur torride, Foot-Dick avait été engagé au cirque des Champs Elysées, en compagnie de Mame-elle Mionzie, bien entendu, car ni pour or, ni pour argent, ils ne seraient séparés, Colette se serait refusé à subir tout autre

Mrs. Winslow's Soothing Syrup Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. IT SOOTHES THE CHILD, SOFTENS THE GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by DRUGGISTS in every part of the world. Be sure and get Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and not other kind. Twenty-five cents a bottle.

ture exacte du sentiment qui s'emparait de lui.

Il ne pouvait plus se passer de Colette, et il se disait alors que cette enfant encombrant sa vie, qu'elle entravait sa liberté, et qu'il était complètement réduit par elle en esclavage.

Le fait est, qu'en dehors de ses exercices, tout son temps appartenait à Mame-elle Mionzie. Elle n'avait pas eu d'autre professeur que lui.

Il la faisait travailler et la haute voltige et l'équitation. Lui, toujours là, à côté d'elle, la mettant en selle, la surveillant sans quitter ce la chambrière. Et il aurait certainement permis à personne, de le remplacer.

Et son humeur s'aggravait, et il pointait sous ce joug qui le tenait complètement ligoté, depuis le cœur jusqu'à la tête. Tous ces insupportables prodromes, Mme Victoire les avait soigneusement notés de point en point.

Et quand elle avait vu la belle Solange Alyard s'occuper de Foot-Dick, elle avait laissé échapper un prolongé soupir d'allégresse.

C'était pour elle un heureux dérivatif. La tête de Foot-Dick était seulement prise, la venue avec sa perspicacité habituelle le jugeait bien ainsi, mais enfin ça durerait ce que ça pourrait, et le danger imminent était au moins écarté.

C'était de la morale un peu large, si vous le voulez bien... Mais, dame! Mme Victoire était en droit de veiller sur la vertu, sur l'honneur de Colette; le reste, il faut bien l'avouer, lui importait peu ou prou.

Maintenant que Mme Alvard était partie, l'absence avait eu promptement raison du violent caprice que Foot-Dick avait éprouvé un moment pour elle. L'image de la belle Solange s'était fait bien vite de son esprit, et rapidement il revenait à Colette et Mme Victoire, — elle ne s'était point trompée, — était comblée à de nouvelles angoisses.

Les mauvaises humeurs de Richard étaient revenues plus étranges, plus nombreuses; il se montrait fantasque sans motifs, sans causes; on alors amusant, fou, d'une gaieté sans pareille.

Alors il prenait Colette et l'embrassait à tort et à travers, répondant à ses caresses.

Et Colette de lui dire tout à trac, sans nul souci, sans nulle rougissement: — Quand tu veux, tu es bien gentil, mon Dick chéri, tu m'embrasses bien mieux qu'autrefois.

Colette était l'enfant de la nature... elle avait été élevée en pleine liberté, aussi traversait-elle la vie avec des bondissements de chevreuil échappé. Et chez cette âme chaste, naïve, si peu pratiquée, l'amour devait

entrer comme chez lui, dès que son heure viendrait à sonner et il règnerait en souverain maître.

Les acrobates sont de très braves gens, jamais un mot choquant, inconvenant, n'avait frappé les oreilles de Mame-elle Mionzie.

L'amour, qui devait être la vie de Colette, était fatal. Et il n'aurait et se manifestait malgré tous les obstacles que l'on prétendrait élever devant lui pour lui barrer passage.

Il en est toujours ainsi quand on met le joli petit dieu à la porte, il sait parfaitement rentrer par la fenêtre.

Donc, Colette aimait son Dick chéri de tout son cœur, et celui-ci s'était pris à adorer follement Colette.

Un jour, il avait bien dû s'avouer à lui-même sa fatale passion.

Et il s'était mis à lutter de toutes ses forces, seulement, sa façon de lutter n'avait pas été la bonne. Une solution s'offrait cependant, celle d'épouser Colette. Mais aussitôt, mille raisons se dressaient devant lui pour lui montrer que ce mariage serait un acte de véritable folie. D'abord, il se trouvait beaucoup trop vieux pour Colette. En outre, il se disait qu'après tout, il n'était dans la vie qu'un très misérable clown, à la merci, — la preuve lui avait été large-

ment fournie, — d'un accident sournois quelconque; qu'il n'avait rien, au fait peu de choses, la rente inaccessible et insaisissable dont il était doté s'éteignant avec lui. Dès lors, un nouvel accident, un nouveau malheur, — réusait, celui-là, — et que devenait cette chère et adorable Mionzie?... Non, il en avait bien conscience, en continuant à durement se moriger, — ainsi qu'il le faisait maintenant chaque jour, — il devait se sacrifier, oublier Colette, ou du moins devenir assez maître de lui pour vivre avec Mame-elle Mionzie comme par le passé.

Alors il lutta, il repoussait Colette, puis l'instant d'après, il cédait aux innocentes coquette-ries de la charmante créature et il lui ouvrait les bras. Elle s'y précipitait toute joyeuse, l'embrassait, le cajolait, avec ces non-sens, ces adorables inepties dont elle se servait alors qu'elle était toute petite.

Il essayait de tous les moyens, avouons-le, pour piétiner sur cette affection, devenue en peu de temps si violente, et la réduire en poudre; et de tous les moyens, il avait eu recours aux pires.

Il s'était remis à courir les bars après la représentation du soir, et une fois gris, il jonait au pocker, au rubicon, au bacara. Et alors c'était, comme par le passé, des alternatives de gros gains ou de fortes pertes.

Au jour, il rentrait creinté, furieux, mauvais, et s'endormait de cet exécrable sommeil de la brute, demeurant au lit toute la journée, et ne se levant que très tard, ayant tout juste le temps de diner avant de se rendre au cirque.

Et alors, Colette le bondait pendant plusieurs jours, lui réprimandant du bout des dents, tandis que ses grands yeux le suivaient par de fréquents regards à travers ses paupières baissées.

Le tard venu, alors qu'elle rentrait seule avec Mme Victoire, un mot, un rien et elle fondait en larmes, sanglotant, se jetant au cou de la veuve, et lui disant entre deux hoquets: — Dick a encore fait de mauvaises connaissances... Il ne nous aime plus du tout.

Quel priel était au moins simple, il voulait tout simplement dire: — Dick ne m'aime pas du tout... Et j'en suis profondément malheureuse. — Pauvre enfant! — murmura Mme Victoire en essayant de consoler Mame elle Mionzie de son incontestable chagrin. Un jour, on était en plein cœur de l'été, et il faisait un chaleur torride, Foot-Dick avait été engagé au cirque des Champs Elysées, en compagnie de Mame-elle Mionzie, bien entendu, car ni pour or, ni pour argent, ils ne seraient séparés, Colette se serait refusé à subir tout autre